

gouvernement militaire. On n'a pas encore dit tout ce qui devrait dégoûter de la fureur des combats les conducteurs des empires, et nous oserons les conjurer au nom de l'humanité de peser les considérations suivantes.

Dans les premiers âges, lorsque la force tenait lieu de droit, et qu'on ne vivait presque que de brigandage, il était tout simple que les exploits guerriers conduisissent seuls à la considération et à la gloire. L'opinion changea peu à peu à mesure que les sociétés se formèrent, mais pour reprendre son ancien ascendant sous l'anarchie féodale. Le progrès des lumières a dissipé avec le temps cette illusion funeste. Ce n'est plus le nom d'Alexandre, de César, de Gengis-Kan, qui est prononcé avec respect. Les hommages se sont tournés vers Trajan, vers Marc-Aurèle, vers Henri IV. Les bienfaiteurs des nations l'ont enfin emporté sur ceux qui en avaient été la terreur. Vous vivez dans le siècle heureux où la philosophie a opéré la révolution. Choisissez. Il dépend de vous de laisser une mémoire odieuse ou un souvenir cher à tous les peuples.

Les anciens faisaient la guerre pour conquérir des royaumes, pour asservir des nations. Une seule victoire leur donnait souvent d'immenses provinces, des millions d'esclaves. L'importance de l'objet pouvait les aveugler sur l'injustice des moyens employés pour l'obtenir. Une pareille ambition serait de nos jours une extravagance. Celui

qui s'y abandonnerait ne tarderait pas à être puni de sa témérité par les efforts réunis d'une confédération générale. A quoi se réduit donc votre inquiétude? A jeter sous le plus léger prétexte d'innombrables légions sur un terrain quelquefois stérile et toujours borné. Vous en rendez-vous le maître? Le conserverez-vous à la paix? Le posséderez-vous sans inquiétude? Vous dédommagera-t-il jamais des dépenses faites pour l'acquérir? C'est à vous à résoudre le problème.

Ne vous laissez pas aveugler par l'éclat trompeur qui séduisit tant de nations et tant de siècles. Le soleil a repris sa course majestueuse et tranquille. Ses rayons bienfaisants raniment la nature engourdie. Un doux printemps a chassé les noirs frimats. L'œil charmé se repose avec complaisance sur le tendre vert des prairies. On prête une oreille attentive aux accens délicieux du chantre des bois. L'émail des fleurs embellit la terre, et les campagnes promettent des fruits délicieux, des moissons abondantes. Nul trouble sur le globe; il y règne l'harmonie la plus parfaite. Tout entier à l'émotion que ces objets séduisants doivent inspirer, j'aperçois deux grandes armées qui avancent l'une contre l'autre. Le bruit des clairons et des trompettes les annonce. Elles sont formées des hommes les plus distingués, des hommes les mieux constitués de leur pays. L'or et la pourpre couvrent ces fiers athlètes; des coursiers superbes partagent leur ardeur; leur armure est éblouis-

sante. Une artillerie nombreuse les suit ou les précède. A leur approche le laboureur effrayé quitte les sillons qu'il a tracés. Des mères tremblantes vont cacher leurs enfans dans des antres et dans des forêts. Ceux qui n'ont pas pu ou voulu fuir voient leurs champs ravagés, leurs troupeaux dévorés, leurs habitations brulées ou détruites. C'est partout l'image désespérante du chaos ou du néant. Tant de calamités ne sont encore que le prélude de plus grands désastres. Après avoir porté la terreur et la désolation sur leur passage, les redoutables cohortes se menacent et se heurtent. Sans se haïr, sans se connaître, sans même être instruites des causes de la querelle, elles s'occupent de leur destruction mutuelle avec une ardeur, avec un acharnement qu'on aurait cru particuliers aux tigres. En peu d'heures, en quelques momens le théâtre de ces funestes débats est couvert de morts, de mourans, de corps mutilés, de membres épars; il retentit des cris de la rage et du désespoir, des plus amères imprecations contre les coupables auteurs de tant de maux. Ces scènes de désolation se répètent d'une extrémité de l'empire à l'autre. Le père redemande son fils, l'épouse redemande son époux, la maîtresse redemande son amant. O vous que le sort avait destinés à être nos guides, nos amis, nos consolateurs, jusques à quand préférerez-vous les acclamations d'une multitude égarée, les chants harmonieux mais intéressés de vos

poètes à des devoirs si sublimes et si importans ?

Vous savez, je n'en doute pas, qu'une agriculture florissante, de nombreuses manufactures, tous les genres d'industrie, sont la base de votre puissance. Ces travaux nécessaires n'existeront jamais sans une grande population; et vous sacrifiez les plus jeunes, les plus robustes, les mieux faits de vos sujets à de vains caprices. Peut-être vous êtes-vous promis de ménager leur sang en évitant avec soin les engagements; mais ignoreriez-vous que, dans les campagnes les plus meurtrières, la dixième partie de ce qui périt ne tombe pas sous le fer de l'ennemi ? C'est la faim, c'est la misère, c'est la fatigue, c'est la débauche, c'est l'inclémence des saisons; ce sont ces causes réunies qui détruisent vos armées.

Les mœurs sont les meilleurs gardiens des lois. C'est la corruption qui précipite les empires dans l'abîme; et des expériences innombrables ont démontré que le vice ne régnait nulle part plus impérieusement que dans les camps. On n'y trouve qu'un amas d'indociles, de fainéans, de dissipateurs, qui ont voulu se soustraire à l'autorité paternelle, à des occupations pénibles, à une économie raisonnable. Dans nos constitutions modernes, où un soldat ne peut espérer ni fortune, ni avancement, ni gloire, il ne peut être déterminé à cet état que par l'espoir de la licence ou du brigandage. Vous prendrez, je le veux, les plus sûrs moyens pour contenir dans l'ordre cette

multitude que ses penchans entraînent au crime, et qui est dénuée de tous les principes; mais la garantirez-vous de la contagion des mauvais exemples que lui donneront ces vagabonds que les premières hostilités attireront en foule sous vos drapeaux? Que faites-vous donc avec vos armées? Vous énervez vos peuples, vous les entraînez dans tous les désordres. Douteriez-vous de cette trop funeste vérité? voyez ce qui se passe dans les villes et dans les campagnes où vos troupes sont ou réunies ou dispersées.

Votre penchant pour la guerre s'appuie de l'autorité de quelques écrivains célèbres, et très-célèbres, qui ont pensé que vous pouviez attaquer sans remords les puissances qui avec le temps pourraient se rendre redoutables. Quoi! sur un soupçon bien ou mal fondé il vous serait permis de tenter la ruine d'une contrée limitrophe de vos états, d'accabler vos peuples d'impôts, d'exposer vos provinces aux ravages, à l'invasion, aux plus grands fléaux, de mettre l'univers en feu? Si votre voisin contracte des alliances, que n'en contractez-vous? S'il encourage les travaux utiles, que ne les encouragez-vous? S'il appelle des étrangers, que n'en appelez-vous? S'il porte l'économie dans ses dépenses, que ne l'y portez-vous? S'il exerce ses soldats et ses matelots, que n'exercez-vous les vôtres? S'il n'accorde sa confiance qu'à des hommes intelligens, honnêtes et infatigables, que ne suivez-vous un si bel exemple? Opposez une saine politique

à une saine politique, une bonne administration à une bonne administration, une vigilance continuelle à une vigilance continuelle, et ces dangers qu'on vous peint comme si pressans, que votre propre inquiétude s'exagère, s'évanouiront sans que la félicité publique ait été un instant altérée.

La navigation est, de toutes les inventions, la plus étonnante. L'élément qui lui sert de base est toujours agité, et l'est souvent avec une violence extrême. Tantôt il élève ses flots orgueilleux jusqu'aux cieus, et tantôt il ouvre dans son sein de profonds abîmes. Son étendue suffirait pour glacer d'effroi les cœurs les plus intrépides. On conçoit à peine comment des besoins toujours renaissans purent déterminer un homme à se jeter sur des pirogues pour trouver dans la pêche sa subsistance, quoiqu'il ne s'éloignât pas des côtes, quoiqu'il conservât la facilité de s'en rapprocher à la vue du moindre orage. Comment comprendre qu'habituellement témoin des caprices et des tempêtes de l'Océan, il ait pu lui confier sa patrie, sa fortune, sa famille, sa vie même, sans aucun espoir raisonnablement fondé de trouver au-delà un dédommagement à des sacrifices aussi considérables?

Cette témérité dut prendre son origine dans une île. Ses habitans, ou opprimés par la tyrannie, ou forcés par une population surabondante, ou poussés par la curiosité qui nous est si naturelle, ou tourmentés par cette espèce d'ennui qu'on ne manque guère d'éprouver dans une prison qu'il faut re-

garder comme perpétuelle ; ses habitans se livrèrent à des dangers inconnus pour se délivrer de maux dont ils ne pouvaient plus supporter ni la violence ni la durée. Le succès de leur audace enhardit les peuples du continent, et les mers se couvrirent peu à peu de navigateurs.

V.
Marine.

Les anciens nous transmirent presque tous les arts, qui sont ressuscités avec les lettres ; mais nous l'emportons sur eux dans la marine militaire. Tyr et Sidon, Carthage et Rome n'ont presque vu que la Méditerranée ; et, pour courir cette mer, il ne fallait que des radeaux, des galères et des rameurs. Les combats alors pouvaient être sanglans, mais l'art de la construction et de l'armement des flottes ne devait pas être savant. Pour traverser de l'Europe en Afrique, il ne fallait pour ainsi dire que des bateaux plats, qui débarquaient des Carthaginois ou des Romains ; car ce furent presque les seuls peuples qui rougirent la mer de leur sang. Les Athéniens et les républiques de l'Asie firent heureusement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuses eurent laissé la terre et la mer à des brigands et à des pirates, la marine resta durant douze siècles dans le néant où étaient tombés tous les autres arts. Ces essaims de barbares qui dévorèrent le cadavre et le squelette de Rome vinrent de la mer Baltique, sur des radeaux ou des pirogues, ravager et piller nos côtes de l'Océan, mais sans s'écarter du continent.

Ce n'étaient point des voyages, mais des descentes qui se renouvelaient chaque jour. Les Danois et les Normands n'étaient point armés en course, et ne savaient guère se battre que sur terre.

Enfin le hasard ou la Chine donna la boussole à l'Europe, et la boussole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée, montrant aux navigateurs de combien ils s'approchaient ou s'éloignaient du nord, les enhardit à tenter les plus longues courses, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie et l'astronomie apprirent à mesurer la marche des astres, à fixer par eux les longitudes, et à estimer à peu près de combien on avançait à l'est ou à l'ouest. Dès-lors on devait savoir à quelle hauteur, à quelle distance on se trouvait de toutes les côtes de la terre. Quoique la connaissance des longitudes soit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une et l'autre eurent bientôt assez hâté les progrès de la navigation pour faire éclore l'art de la guerre navale. Cependant elle débuta par des galères qui étaient en possession de la Méditerranée. La plus fameuse bataille de la marine moderne fut celle de Lepante, qui fut livrée il y a deux cents ans entre deux cent cinq galères des chrétiens et deux cent soixante des Turcs. L'Italie, qui a tout trouvé et n'a rien gardé, l'Italie seule avait construit ce prodigieux armement ; mais alors elle avait le double du commerce, des richesses, de la population qui lui restent aujourd'hui. D'ailleurs ces galères n'étaient